

## INSCRIPTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Tout ce qui concerne le journal doit être remis au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.  
Le journal national «La Coopération» n° 100, 242.

# UNION FRANÇAISE

## JOURNAL DU MATIN

## ABONNEMENTS

	Monter	Campes
Un mois.....	\$ 1.00 or	1.20 or
Six.....	3.00	3.50
Un an.....	10.00	12.50

Numéro du jour..... \$ 0.06

ancien..... \$ 0.10

Les abonnements partent du 1er. o  
du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

## Le 14 Juillet à Montevideo

Les résidents français de Montevideo ont le droit d'être fiers de l'éclat tout patriotique qu'ils ont eu, cette année encore, donner à leur fête nationale.

Si accoutumés que nous soyons à les voir fêter avec enthousiasme l'anniversaire du glorieux événement, que les calamités furieuses de la réaction cléricale ne réussissent pas à diminuer dans l'estime de quiconque a appris l'histoire en d'autres livres que ceux du père Loriquet et à d'autres écoles que celle de M. d'Exhauteville, nous devons constater que chaque année nous réserve de nouvelles et plus agréables surprises.

Nombreuses étaient mardi les maisons pavisées aux couleurs de France, et dans chacune de ses maisons il y avait des cœurs qui palpitent du plus généreux amour pour la France et pour les idées dont le 14 Juillet prépare le triomphe.

A l'heure convenue, la commission du Cercle Français, ayant à la tête M. le président Wannebroucq, est partie accompagnée d'un très grand nombre de nos compatriotes pour aller saluer en masse S. E. Monsieur Bourcier Saint Chaffray, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de la République Française dans l'Uruguay.

Bien que souffrant depuis quelques jours déjà, M. Saint Chaffray a fait à ses visiteurs les honneurs de la Légation avec la grâce aimable et l'exquise courtoisie qui sont d'invariable tradition chez lui.

M. Wannebroucq, comme président de la Commission des fêtes, s'est fait l'interprète de ses compatriotes par la très-belle harangue qu'on va lire, et dont la lecture est aussi heureuse que le fond en est solide.

## DISCOURS DE M. WANNEBROUQ

Monsieur le Ministre,

J'ai eu l'honneur de vous dire l'année dernière à pareille époque quel était l'attachement qui unissait les résidents français de l'Uruguay et particulièrement ceux de Montevideo à la mère patrie, à notre chère France. Je ne puis que confirmer aujourd'hui ce que je vous disais alors, en ajoutant que, s'il se peut, il a encore grandi.

Je vous représentais nos compatriotes formant au milieu de la population orientale un noyau d'hommes donnant l'exemple de l'honneur et du travail, se préoccupant de contribuer dans la mesure de leurs facultés à la grandeur de la patrie lointaine et au développement de ses forces et mettant toujours au premier rang le souci de la faire aimer à l'étranger. Tout cela est encore vrai cette année.

Aujourd'hui, donnant aux quelques mots que j'ai l'honneur de vous adresser une forme plus familière à laquelle je me crois autorisé parce que vous nous avez habitués à nous considérer en famille quand vous êtes au milieu de nous, je veux me laisser aller à l'épanchement des impressions que me suggère cette date du 14 Juillet, croyant bien que ce seront celles de tous mes compatriotes qui se pressent autour de vous.

101 EMILE ZOLA

## ROME

Les prélats consultants, il en avait visité un, monsignor Fornaro, chargé du rapport sur son livre, si ambitieux et si accueillant, théologien subtil qui n'était point embarrassé pour trouver des attentats contre la foi dans un Traité d'algèbre, lorsque le soin de sa fortune l'exigeait. Ensuite, c'étaient les rares réunions des cardinaux, votant, supprimant de loin en loin un livre ennemi, dans le mélancolique désespoir de ne pouvoir les supprimer tous; et c'était enfin le pape, approuvant, signant le décret, une formalité pure, car tous les livres n'étaient pas coupables. Mais qu'elle extraordinaire et lamentable bastille du passé, que cet Index vieilli, caduc, tombé en enfance! On sentait la formidable puissance qu'il avait dû être autrefois, lorsque les livres étaient rares et que l'Eglise avait des tribunaux de sang et de feu pour faire exécuter ses arrêts.

Puis, les livres s'étaient multipliés tellement, la pensée écrite, imprimée était devenue un fleuve si profond et si large, que ce fleuve avait tout submergé, tout emporté. Débordé, frappé d'impuissance, l'Index se trouvait maintenant réduit à la vaine protestation de condamner en bloc la colossa-

Pendant toute l'année écoulée n'ont cessé de venir jusqu'à nous les échos bruyants de fêtes commémoratives de victoires dont la plupart furent chèrement payées et dont notre pays fut le théâtre.

Quelle répercussion tout ce bruit a-t-il eu dans le monde?... On n'y a vu que le débordement outré d'une allégresse peu discrète et le désir d'entretenir un esprit militaire et d'union fédérale en entourant d'une grande pompe les souvenirs de succès bien relatifs si l'on se rappelle à quoi nous en étions réduits!

Combien est différente notre manière de nous réjouir! Nous ne considérons pas qu'une victoire gagnée soit motif suffisant à un anniversaire que l'on soit glorieux et fier de rappeler: la victoire est le résultat d'une nécessité à laquelle on a été poussé et elle ne sera glorieuse que si elle amène avec elle l'indépendance de la patrie ou l'intégrité de son territoire à ces conquêtes divines de l'esprit humain qui se résument dans le mot de «liberté».

Où! C'est du sang glorieux celui qui a coulé pour acheter la liberté et voilà pourquoi nous fêtons le 14 Juillet! Sans crainte de porter ombrage à personne, de bonne foi, avec beaucoup de bruit nous pouvons rappeler cette date mémorable!

C'est une fête universelle parce qu'à dater de ce jour il y eut en France un foyer toujours allumé d'où rayonnèrent, sans entraves, à travers le monde entier, les idées de justice, de progrès, de respect du prochain et c'est parce que tous les peuples ont profité de cette grande conquête faite sur l'esprit d'oppression qui étouffait tout que nous pouvons aujourd'hui, si grande est notre expansion, si généreuse est l'idée de la liberté, tendre les bras à tous les peuples sans distinctions!

Voilà pourquoi de toutes parts et particulièrement ici nous voyons ceux au milieu desquels nous vivons s'associer à notre fête nationale. Qu'ils reçoivent ici l'expression des vœux que forment pour la prospérité du peuple oriental les Français résidant dans la République de l'Uruguay.

Ces idées, dont la date du 14 Juillet marque l'éclosion Monsieur le Ministre, vous en avez toujours remplis vos discours qu'avec tant d'éloquence vous avez déjà eu souvent l'occasion de nous adresser et c'est pour cela que nous vous aimons. Nous sommes reconnaissants au gouvernement de la République française de vous laisser au milieu de nous et désirons vous voir rester longtemps encore.

Veillez être notre interprète près de Monsieur Félix Faure et lui faire savoir que dans un pays il y a un petit groupe de Français qui suit avec orgueil la marche sûre et toujours loyale de son gouvernement et fait des vœux pour la grandeur et la prospérité de la France!

J'invite nos compatriotes, à crier avec moi:

Vive la France!  
Vive Monsieur Félix Faure et Vive Monsieur Bourcier Saint Chaffray.

Monsieur Bourcier Saint Chaffray nous a habitués depuis longtemps au charme souverain de sa parole. Chacun de ses discours publics est un bijou littéraire admirablement ciselé, et

les pensées originales et profondes qui les remplissent y revêtent une forme académique et attique qui en centuple l'effet.

Celui de cette année mérite d'être conservé; c'est un page qu'on pourra longtemps relire avec plaisir et profit.

## DISCOURS DE M. LE MINISTRE DE FRANCE

Messieurs et chers compatriotes:

Depuis que j'ai l'insigne honneur d'être chargé de représenter ici le Gouvernement de la France, le cours de l'année n'a jamais ramené la date du 14 Juillet sans que vous soyez venus m'apporter l'expression de votre inaltérable attachement à notre chère Patrie et à ses institutions républicaines. J'ai été toujours on ne peut plus sensible à cette manifestation de la permanente stabilité de vos sentiments, et ce m'est un agréable devoir de vous en remercier cette fois encore.

J'y prends d'autant plus de plaisir que l'expérience m'a amplement appris à quelle affectueuse estime droit, de ma part, notre colonie française en Uruguay. Aussi ai-je été vraiment ému et charmé en entendant M. le Président du Cercle Français parler d'elle ainsi qu'il vient de le faire.

En un seul point je ne la vois pas parfaite! Facilement sujette aux résolutions enthousiastes, elle l'est aussi à de regrettables défaillances quand il s'agit de passer à l'exécution de projets tels que celui de la création d'écoles primaires françaises dont elle a pourtant, reconnu quelle serait l'admirable utilité. Mais je n'insiste pas, vous ayant déjà tant dit et n'ayant, pas conséquent, plus rien à vous dire à ce propos.

Notre colonie française partage, d'ailleurs, à bon droit, avec ses émules de nationalités diverses, l'honneur d'avoir mérité le magnifique témoignage qu'un Président de la République Orientale leur rendit il y a quelques années à peine, en proclamant publiquement qu'une large part des progrès réalisés en ce pays est due à l'élément étranger qui, par son activité, par son énergie au travail, par son esprit d'ordre et d'économie, par l'amour de la liberté dont son être moral est ennobli, forme comme une légion sacrée servant de modérateur à l'impressionnabilité et aux effervescences uruguayennes.

Cette année, comme les précédentes vous m'avez encore prodigué, par l'organe de M. Wannebroucq, d'aimables compliments dont je sens tout le prix. Je ne les reçois, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire, car il ne m'appartient pas de juger s'ils sont aussi mérités que je les sais sincères.

Ayant, cependant, conscience de m'être toujours entièrement consacré aux intérêts qui me sont confiés, je me plais à voir, dans les sympathies que vous me témoignez, la preuve que j'ai eu, du moins, l'heureuse fortune de réussir dans une de mes ambitions les plus vives, celle de me faire aimer de vous.

A considérer les choses de plus haut, c'est là, il est vrai une ambition éminemment française: elle est si bien un des traits les plus accusés de notre caractère national que l'on a vu la France n'avoir pas moins souci de l'humanité entière que d'elle-même, lorsqu'elle

se expurgé, le président garrotté, soumis au régime de la terreur intellectuelle.

Ne serait-ce pas la fermeture des bibliothèques, le long héritage de la pensée écrite mis au cachot, l'aveuglement, l'arrêt total de tout progrès et de toute conquête? De nos jours, Rome est là comme un terrible exemple de cette expérience désastreuse, avec son sol refroidi, sa sève morte, tuée par des siècles de gouvernement papal, Rome devenue si interlope, que pas un homme, pas une œuvre n'a pu y naître encore au bout de vingt-cinq ans de règne et de liberté. Et qui accepterait cela, non pas parmi les esprits révolutionnaires, mais parmi les esprits religieux, de quelque culture et de quelque largeur? Tout croulerait dans l'enfantin et dans l'absurde.

Le silence était profond, et Pierre, que ces réflexions bouleversaient, eut un geste désespéré, en regardant don Vigilio muet devant lui. Un moment, tous deux se turent, dans l'immobilité de mort qui montait du vieux palais en dormi, au milieu de cette chambre close que la lampe éclairait d'une calme lueur. Et ce fut don Vigilio qui se pencha, le regard étincelant, qui souffla dans un petit frisson de sa fièvre:

—Vous savez, au fond de tout, ce sont eux, toujours eux.

Pierre, qui ne comprit pas, s'étonna, un peu inquiet de cette parole égarée, tombée là sans transition apparente.

—Qui, eux?

—Les Jésuites!

Et le petit prêtre, malgré, jauni,

qu'elle formula et répandit de par le monde, avec la déclaration des droits de l'homme, ces trois mots «Liberté, Egalité, Fraternité» qu'elle a pris pour sa devise, et dont la portée a presque aussitôt suffi pour que, sur une grande partie du globe terrestre, les idées de justice, de tolérance, de solidarité et de progrès incessant se substituaient aux oppressions, aux préjugés, aux servitudes et aux immuables errements du passé.

Parmi les peuples qui lui en sont reconnaissants, ceux du Sud-Amérique, et notamment la Nation Uruguayenne figurent au premier rang. La cordiale hospitalité que vous trouvez ici, en est une des conséquences naturelles; et c'est peut-être aussi pour cela que comme l'a judicieusement remarqué M. Wannebroucq, le bruit mené naguère autour de certains autres anniversaires n'a éveillé, ici et ailleurs, que fort peu d'échos, personne n'ignorant, au surplus, que, en faisant le bilan de ses victoires, la France aurait encore de la gloire à rendre à ceux qu'à si fort énorquillés une série de succès foudroyants sans doute, moins dus à une infériorité de valeur qu'à une énorme inégalité du nombre des combattants.

Une allégresse plus discrète eut été, certes, tout autrement généreuse, alors, surtout, que l'on sait, maintenant, ce qui l'a fallu d'efforts, six mois durant, pour battre ces conscripts et ces mobiles qui, répondant à l'appel du grand homme de cœur que fut Gambetta, légendaire, de concert avec lui aux générations en qui va sans cesse se réjouissant la patrie, l'exemple de l'admirable élan de patriotisme qui, de tant de dévastations et de ruines, sauva le moins l'honneur de la France!

Mais passons! tous les peuples sont sujets aux griseries de la gloire, et nous n'en avons pas, nous-mêmes, été toujours exempts, bien que, par suite d'une plus ancienne et plus longue habitude, nous ayons peut-être mieux su en supporter les effets.

Le 14 Juillet est jour d'optimisme par excellence! Profitons-en, sans rien oublier de ce dont il faudra savoir se souvenir, en temps et lieu, profitons-en, dis-je, pour nous laisser aller à l'espoir: si invraisemblable qu'il puisse paraître que, sous l'action lente, mais puissante de l'opinion, véritable souveraine du monde, sous la pression des nécessités impérieuses, ce que la guerre a fait pour être se réparer un jour, et qu'il sera possible, alors, d'effectuer le rapprochement que l'intérêt supérieur de la civilisation exigerait entre deux peuples qui, au lieu de se menacer perpétuellement des yeux, auraient grand avantage à s'entraider et à travailler en commun à la diffusion du bien-être social par le développement des arts et de la paix. Efforçons-nous, en même temps, de nous élever jusqu'à la hauteur des aspirations du petit nombre d'hommes d'élite qui, sans nier que, depuis les âges les plus reculés, la guerre ait puissamment fomenté dans les âmes la pratique de hautes vertus telles que l'énergie, la persévérance, la fermeté morale, le mépris du danger, le dévouement de chacun pour tous, en un mot, l'esprit de sacrifice au devoir, la trouvent cependant haïssable, et, refusant d'admettre qu'elle soit une des conditions inévitables de l'existence des sociétés humaines, vont jusqu'à

avoir mis dans ce cri la rage concentrée de sa passion, qui écartait. Ah! tant pis, s'il fallait une nouvelle sottise le mot était lâché enfin! Il eut pourtant un dernier coup d'œil de défiance éperdue, autour des murs. Puis, il se soulagea longuement, dans une débâcle de paroles d'autant plus irrésistible, qu'il l'avait plus longtemps refoulée au fond de lui.

—Ah! les Jésuites, les Jésuites!... Vous croyez les connaître, et vous ne vous doutez seulement pas de leurs œuvres abominables ni de leur incalculable puissance. Il n'y a qu'eux, eux, partout, eux toujours. Dites-vous cela, dès que vous cessez de comprendre, si vous voulez comprendre. Quand il vous arrivera une peine, un désastre, quand vous souffrirez, quand vous pleurerez, pensez aussitôt: «Ce sont eux, ils sont là.» Je ne suis pas sûr qu'il n'y en ait pas sous ce lit, dans cette armoire... Ah! les Jésuites! Ils m'ont dévoré, moi, et ils me dévoront, ils ne laisseront certainement rien de moi, chair ni de mes os.

Il se sa voix entrecoupée, il conta son histoire, il dit sa jeunesse pleine d'espérance. Il était de petite noblesse provinciale, et riche de jolies rentes, d'une intelligence très vive, très souple, souriante à l'avenir. Aujourd'hui, il serait sûrement prêtre, en marche pour les hautes charges. Mais il avait eu le tort imbécile de mal parler des Jésuites, de les contrecarrer en leur ou trois circonstances. Et, dès lors, à l'entendre, ils avaient fait pleurer sur lui tous les malheurs imagi-

croire que l'on ne tardera pas indéfiniment à voir poindre l'aurore des jours où elle deviendra de plus en plus rare, soit que de nouvelles découvertes fournissent à l'art militaire les moyens de la rendre à peu près impossible, soit que la raison, et le principe de l'arbitrage qui en découle, finissent par acquiescer assez d'empire pour prévaloir contre la politique elle-même qui n'a été trop souvent que la résultante des passions et des appétits les moins avouables.

Il y faut assurément une grande confiance dans la perfectibilité de notre espèce. Mais faut-il se résigner à reconnaître que ce ne sont là que rêves ingénus et candides utopies, encore vaudrait-ce la peine de s'y complaire par moments. Les utopies et les beaux rêves n'ont-ils pas toujours le don de consoler un peu, ne fût-ce que pendant de fugitifs instants, l'âme attristée des laideurs de la réalité? Et tant de redoutables problèmes ne sollicitent-ils pas assez notre attention inquiète pour qu'il soit bon de laisser, de temps à autre, l'esprit se détacher dans la contemplation de l'idéal et y chercher, en des heures passagères de calme et de sérénité, un renouvellement de notre force morale dont il est un des plus essentiels éléments?

Les rêveries de ce genre sont, en tout cas, préférables à celles auxquelles s'abandonnent nombre de gens, d'un tempérament par trop ardent ou par trop atarabalaire, qui, se laissant mission de réformer, sinon d'annuler, tout ce qui ne cadre pas avec leurs vues personnelles, s'attribuent l'exclusif privilège d'avoir, seuls, la connaissance infuse de ce qu'il faudrait pour ramener l'âge d'or sur la terre.

S'il est certain que mettre le feu à l'édifice n'est pas précisément le meilleur moyen d'avoir ensuite où reposer sa tête, il est également incontestable que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes; qu'il y a nombre d'améliorations à introduire dans nos lois, dans nos mœurs économiques et financières, dans le fonctionnement de notre machine administrative et d'une grande partie de nos institutions; qu'il faut à tout prix prêter l'oreille aux clameurs qui viennent des déshérités de la fortune, et que l'heure est arrivée des résolutions viriles, des sacrifices indispensables et des conceptions gouvernementales nouvelles. Mais il ne faudrait pas non plus méconnaître que les solutions par trop hâtives ne donnent guère que d'instables résultats. Le Temps, en effet, ne tarde généralement pas à délaier tout ce qu'on a prétendu faire sans lui.

Pendant que, là bas, au pays de nos pères, toute une foule souveraine, poussée pas de mystérieuses lois, se rue vers les grands chemins inconnus, nous ne pouvons que suivre, d'ici, avec une émotion accrue par la distance, le travail d'enfantement auquel la France est actuellement en proie. Spectateurs éloignés de la scène, notre rôle se réduit à souhaiter d'apprendre le plus promptement possible que de sérieuses études des questions les plus urgentes et d'heureuses inspirations soient en voie de donner aux masses laborieuses, rassasiées de théories et lassées de vaines attentes, toutes les satisfactions légitimes, sans cependant sacrifier, par désir d'alléger et d'améliorer le sort des uns, rien de ce qui constitue, pour les autres,

sa mère et son père étaient morts, son banquier avait pris la fuite, les bons postes lui échappaient dès qu'il s'apprêtait à les occuper, les pires mésaventures le poursuivaient dans le saint ministère, à ce point qu'il avait failli se faire interdire. Il ne goûtait un peu de repos que depuis le jour où le cardinal Bocanegra, prenant un piteux malade, l'avait recueilli et attaché à sa personne.

—Ici, c'est le refuge, c'est l'asile. Ils exécutent Son Eminence, qui n'a jamais été avec eux; mais ils n'ont point encore osé s'attaquer à elle, ni à ses gens.... Oh! je ne m'illusionne pas, ils me rattraperaient quand même.

Peut-être auraient-ils notre conversation de ce soir et me la teront-ils parer très cher; car j'ai tort de parler, je parle malgré moi... Ils m'ont volé tout le bonheur, ils m'ont donné tout le malheur possible, tout, tout, entendez-vous bien!

Un malais grandissant envahissait Pierre, qui s'écria, en s'efforçant de plaisanter:

—Voyons, voyons! ce ne sont pas les Jésuites qui vous ont donné les fièvres?

—Mais si, ce sont eux! affirma violemment don Vigilio. Je les ai priés au bord du Tibre, un soir que j'allais pleurer, dans le gros chagrin d'avoir été chassé de la petite église que je dévorais.

Jusque-là, Pierre n'avait pas cru à la terrible légende des Jésuites. Il était d'une génération qui souriait des loup-garous et qui trouvait un peu

de respectables et imprescriptibles dro...

C'est en la clairvoyante prudence de la sage fermeté de l'homme d'honneur, de l'homme de bien qui, prédestiné aux destinées de la France, et ne pouvant douter, d'après tout ce que nous connaissons de lui, qu'il saura, dans sa haute sollicitude de l'avenir de la patrie, imprimer au gouvernement de la République la direction la mieux appropriée aux exigences de toutes les opinions en ce que chacune d'elles peut avoir de juste ou d'équitable, acclamons-le, Messieurs et Chers Compatriotes, en formant pour le succès de sa noble tâche et pour le maintien de la grandeur et de la prospérité de la France, de vœux aussi sincères que chaleureux.

Vive la France! Vive la République! Vive Mr. Faure, Président de la République Française!

A l'issue des présentations et après l'échange des discours officiels, une coupe de Champagne a été offerte aux visiteurs et des toasts ont été portés à M. le président Félix Faure, à la République Française et à Monsieur Bourcier Saint Chaffray.

C'est avec un regret manifeste qu'on s'est séparé pour se retrouver le soir.

A midi, un banquet intime réunissait à l'hôtel des Pyramides une vingtaine de convives, sous la présidence de M. Aubert. Il y avait là la plupart des habitués du Cercle Français, MM. Broqua, Dajas et Roux, représentants de la vieille garde, MM. Mouillé, Nicolas Raymond, Randon, Lemarchand, Albert Cazaux, Clouzet, Saniez, Harlay frères, d'autres encore. On s'y est fort divertie jusqu'au moment où on a connu la dépêche d'un nouvel attentat stupide perpétré à Paris contre le président Félix Faure.

Un autre banquet démocratique a été donné dans les salons du cercle «La France».

Tout y était paré, et l'enthousiasme patriotique s'en est manifesté de la façon la plus heureuse.

Le banquet donné le soir à la Légation de France par M. Bourcier Saint Chaffray, réunissait une vingtaine de convives, parmi lesquels M. M. J. M. Maillois, H. Cohe, E. Villemur, Broqua, Clouzet, Meillet, A. Cazaux, A. de Saavedra, Wannebroucq, Boron Dubard et le haut personnel de la Légation.

Encore profondément ému par la nouvelle reçue dans l'après-midi, M. le Ministre de France a demandé qu'avant de se mettre à table on portât un premier toast à M. Félix Faure, toast qui a été répété à la fin du banquet.

Il y eut de savoir, d'autre part, que l'Etat n'avait pas eu de fâcheuses conséquences, les convives n'en ont pas moins montré bel appétit et franc entrain pendant toute la soirée.

A l'issue du banquet de la Légation, admirablement servi et dont le charme eût été accru par la présence d'une musique militaire gracieusement offerte par M. le Ministre de la Guerre, si par délicate attention pour le deuil récent d'un voisin M. Saint Chaffray n'en eût décliné l'offre, on s'est rendu au bal de la rue Arapay.

Sobrement mais artistiquement décorés les beaux salons où se donnait le bal avaient un aspect enchanteur. Le bal de mardi est un des plus beaux, auxquels nous ayons assisté.

La pour bourgeoisie des fameux hommes noirs, cachés dans les murs, terrorisant les familles. C'étaient là, pour lui, des contes de nourrice, exagérés par les passions religieuses et politiques. Aussi examina-t-il don Vigilio avec ahurissement, pris de la crainte d'avoir affaire à un maniaque.

Cependant, l'extraordinaire histoire des Jésuites s'élevait en lui. Si saint François d'Assise et saint Dominique sont l'âme même et l'esprit du moyen âge, les maîtres et les éducateurs, l'un exprimant toute l'ardente foi charitable des humbles, l'autre défendant le dogme, fixant la doctrine pour les intelligents et les puissants, Ignace de Loyola apparaît au seuil des temps modernes pour sauver le sombre héritage qui périclite, en accommodant la religion aux sociétés nouvelles, en lui donnant de nouveau l'empire du monde de qui va naître.

Dès lors, l'expérience semblait faite, Dieu dans sa lutte intransigeante avec le péché allait être vaincu, car il était désormais certain que l'ancienne volonté de supprimer la nature, de tuer dans l'homme l'homme même, avec ses appétits, ses passions, son cœur et son sang, ne pouvait aboutir qu'à une défaite désastreuse, où l'Eglise se trouvait à la veille de sombrer; et ce qui venait la tirer d'un tel péril, qui la rendait à la vie conquérante, en décidant que c'est elle maintenant qui doit aller au monde, puisque le monde semble ne plus vouloir aller à elle.

(A suivre.)







